

Ploc i

La revue du haïku



N° 57 – Février 2015

Association pour la promotion du haïku

Table de Matières/

INTRODUCTION /

Malcom de Chazal, homme debout et poète inclassable

« *Il n'est de forme de vie qui ne se rattache à d'autres formes du vivant* »

- proposé par Olivier WALTER

Sur les Traces d'Écrivains Japonais

- par Danielle Delorme

La Poésie comme Biographie

- Clelia Ifrim (Roumanie)

Crédit photos et traduction en français :

Nicole Pottier

Qu'est-ce qui pourrait ressembler drôlement

à un haïku et pourtant n'en est pas un ?

la Poésie de Malcolm de Chazal – poète mauricien (1902-1981)

- proposé par Sam Cannarozzi

INTRODUCTION :

Un ploc ! pas comme les autres cette fois-ci.

Vous y trouverez deux essais sur un poète de l'Île Maurice,
Malcolm de Chazal qui de par son style et son esprit s'approche
beaucoup du haïku.

On vous proposera peut-être dans un ploc ! à venir, de vous inspirer de
ce que vous lisez ici.

Mais pour le moment – bonne lecture et bonne découverte !

Malcom de Chazal, homme debout et poète inclassable

« *Il n'est de forme de vie qui ne se rattache à d'autres formes du vivant* »

Malcom de Chazal (1902-1981) est né à Vacoa sur l'île Maurice, d'une famille franco-mauricienne d'origine forézienne. Il quitte son île seulement quelques années pour étudier l'ingénierie en Louisiane. Ingénieur sucrier et par la suite, administrateur dans les téléphones et l'électricité, il est parallèlement et surtout poète, artiste-peintre, philosophe, mystique, et l'auteur d'une œuvre littéraire et picturale singulière.

Cette œuvre, d'une profondeur de vue assez peu commune, est susceptible de catalyser, d'inspirer tout poète lancé sur l'orbite de la création littéraire. Dans le contexte du haïku, le lecteur, dont on ne doute guère qu'il soit avisé, tissera de lui-même des liens entre les fondamentaux du haïku et le nectar que nous tenterons d'extraire de la pensée et de la perception nourricières de Malcolm de Chazal le long de ces quelques pages.

Sa « poésie-peinture », comme il se plaît à le dire, est un hymne à la Vie, une célébration profonde, vivante et pénétrante du rapport intrinsèque qui lie le visible et l'Invisible. Après avoir écrit cinq volumes de « Pensées » de nature philosophique et scientifique dans la lignée aristotélicienne où le pôle de la démonstration - établissant une vérité par le syllogisme fondé sur des prémisses assurées - est à l'honneur, après avoir disséqué la matière-homme suivant le mode de penser « *sur un plan commun à la masse du genre humain* », de Chazal construit une cosmogonie propre, désormais libre de toute accointance avec la pensée ratiocineuse, besogneuse et grégaire ; il édifie un ordre du monde qui fait fi de toute représentation infrahumaine et l'érige au rang d'un sacré non codifié, d'un sacré primitif au sens premier et noble du mot...

Parfois incisif et sentencieux comme la pythie, « *L'oiseau est le seul être vivant dont la voix change de timbre avec le ton* » ;

grave et distant, « *Comme le tournesol dont l'œil fixe le soleil, et dont le corps tourne le dos à l'ombre, ainsi nous mourrons face à la vie et dos à la mort, comme quelqu'un se retirant d'une salle à reculons* » ;

léger avec un cœur d'adolescente, « *sur l'eau lisse la lumière luge* » ;

perspicace et facétieux, « *sans l'ombre, la lumière ne pourrait chevaucher les objets, et le soleil partout irait à pied* » ;

démiurge et divinatoire, « *le mouvement de feu est intermédiaire entre celui de l'air et de l'eau. Flamme dans le vent est un ruisseau volant* » ;

mystique et socratique, « *...la mort doit nous faire vivre à « mille pour un » de nos sens, puisqu'elle est la Vie sur un autre plan...* » ;

ironique et amusé, « *elle fit de son corps un temple et y mit l'homme en religion* », et faisant montre d'un humour transcendantal, « *la montagne remonta vers son pic quand elle entendit le coup de canon* » ;

métaphysicien et visionnaire, « *Ce qu'il nous faut, c'est non pas des géomètres, physiciens, astronomes, néo-atomiciens, mais tout simplement des saints de la pensée, des prophètes de la science, des mystiques de l'intra-matière, sondeurs de l'invisible par des voies d'invisible, cherchant à entrer dans les choses à travers la « fissure » de notre monde binaire par intégration du monde vivant en soi, au lieu de penser formules* » ;

poète, toujours, « *tout fleuve entrant dans la mer se comporte en source* » ou « *si les fleurs ne nous voyaient, nous ne les verrions pas* » et encore « *tout ce qui bouge est à l'ancre de l'espace* ».

Sa vision poétique inspirée va exprimer une expérience ontologique par laquelle il montre la cohésion du monde. La première œuvre qui le fera connaître paraît en 1948 sous le titre de *Sens-plastique*. Jean Paulhan en écrit la préface ; le pape du surréalisme, Breton, n'hésite pas à proclamer que c'est « le plus grand évènement de nos jours » et qu'il n'a « rien entendu de plus fort depuis Lautréamont ». Il tente d'attirer de Chazal dans les murs étroits de sa chapelle, en vain ! Peut-on séduire un irréductible ?! Le météore poétique surgi de l'hémisphère Sud impressionne également F. Ponge et Dubuffet...

Ce recueil d'aphorismes, une systémique de l'analogie et de l'homologie où la métaphore et la synesthésie affluent de toutes parts, déconcerte. Que signifie donc *Sens-plastique* ? De par sa formation scientifique, sa tournure d'esprit philosophique et sa sensibilité de mystique, de Chazal appréhende le monde à travers un mode de

perception ternaire. Pour reprendre une formule de Blake, il ouvre les portes de la perception au point de générer un « sixième sens » qui est le fruit d'un haut degré de contemplation active. Sa pensée fulgure par « illuminations » et se laisse traverser par les « correspondances » entre le monde visible et invisible.

Il se situe dans la lignée de Swedenborg – savant polymathe suédois du XVIIIème ; génie des mathématiques, de l'astronomie ; créateur de machines volantes, à vapeur ; mystique – qui voit un jeu immuable de correspondances entre le monde spirituel et le monde matériel et auquel Kant, et en France, Balzac, Baudelaire et P. Valéry, vouent une admiration sans borne.

De Chazal, qui, dans sa lecture directe, transversale et visionnaire du monde a sûrement cheminé plus avant dans les arcanes de la Conscience et de l'univers que ne l'ont fait les trois poètes de l'hexagone susnommés, s'interroge sur « l'harmonie inexistante » qui menace la planète et prône « *la fin de la séparation dualiste entre l'homme et le monde* ». Afin de sortir le monde de l'impasse et de la geôle du dualisme, il ressent et pense qu'Homme, animal, végétal, minéral, flux cosmo-tellurique, etc., ne peuvent plus être assujettis à l'état d'objet et de produit. Le salut ? Voir les liens entre les règnes et les espèces et accéder ainsi au réel de l'univers.

Bien sûr, cette orientation nous rappelle celle de physiciens (quantiques) tels que D. Bohm, B. d'Espagnat, Basarab Nicolescu ou des anthropologues de la nature contemporains tels Philippe Descola qui, dans sa leçon inaugurale au Collège de France, n'hésita pas d'affirmer que la nouvelle anthropologie dépassait « les systèmes étanches de la pensée dualiste ». Or, Le poète mauricien appréhende et comprend la réalité du monde non avec « *l'intelligence qui ne peut y parvenir, mais avec un sixième sens qui est comme la réunion suractivée des cinq sens actuels* ».

Quelles sont les fenêtres au travers desquelles notre poète-démiurge développe ce mode de perception ternaire ? La philosophie, la poésie et une néo-science qui lui permettent d'accéder à une Connaissance unitaire et de voir d'un seul-œil l'architecture entière de ce qu'il nomme la Vie. Il affûte la capacité de perforation du vivant en un « *tout cohésif* ».

Il est ici nécessaire de souligner ce que représentent à ses yeux la philosophie, la poésie et la néo-science comme modes d'approche conjugués du Vrai :

La philosophie figure la pointe du trident avec laquelle il sonde le monde de l'âme et le « *royaume des causalités* » afin d'accroître la connaissance du visible et de l'Invisible, sans jamais choir dans une pensée conceptuelle et hermétique.

La poésie, est, en regard de la doxa (la croyance-opinion collective, le préjugé petit-bourgeois érigé comme valeur), subversion. Elle sous-tend et fortifie, par l'Intuition de l'analogie universelle et par l'épure du verbe, la puissance de perforation dans l'Invisible. Elle est l'expression de la nudité des êtres et des choses à travers le grain de la sensation pure et de l'idée pure qui déborde la paille des mots.

La néo-science, se veut être un double processus expérimental et conclusif qui, en tant que balancier, équilibre la sensibilité « *comme un gyroscope stabilise la marche d'un bateau* ». Celle-ci n'a de cesse de s'enraciner dans le réel – le monde sensible – en ne perdant jamais ce point d'appui du réel.

De Chazal évite ainsi l'écueil de l'abstrait avec la philosophie académique, il contourne le « *dépotoir sentimental* » et l'intellectualisme sec et poisseux d'une certaine poésie contemporaine et se tient à distance du défaut de perceptions fondatrices, archétypales et spirituelles de la science sans conscience – que dénonçait déjà Rabelais – qui tente la mise au pas de la nature, sans faire ses preuves !

L'un des fondements de sa vision du monde, « *l'Intra-Lumière* », est métaphoriquement comparable à un bolide lancé dans l'espace interstellaire à une vitesse largement supérieure à celle de la lumière et qui ne se dissoudrait pas. Ce bolide équivaldrait à la force d'une bombe cosmique de Lumière des milliards de fois supérieure à la somme des bombes atomiques qu'on peut imaginer au plan terrestre et pulvériserait tous les univers manifestés. Cette « *Intra-Lumière* » transcendant tous les soleils de l'univers est la substance spirituelle que les soleils de toutes les galaxies vêtent. Elle baigne tous les règnes et les Formes de vie dans sa vêtue « *ultra-gantée* », indépendamment du fait que nous en soyons inconscients. Cette « *Intra-Lumière* » est « enveloppée » dans le cœur des choses à l'instar de l'énergie prodigieuse de l'atome tapie dans le tréfonds de la matière : « *le Feu spirituel de l'Intra-Lumière est à la lumière du jour ce que l'énergie nucléaire est à l'atome* », murmure-t-il.

« L'œil » ouvert, c'est-à-dire l'Intuition intellectuelle – la gnôsis et le nous platonicien – perçoit cette Lumière dans « *le rayonnement de la fleur, dans le reluis du métal, dans le camée de l'éclat..., comme dans le*

regard de l'animal et dans celui de l'homme ». Souvenons-nous de Nerval qui sentait « *qu'à la matière même un Verbe est attaché* »...

Cette « *Intra-Lumière* » sous-tend l'univers et le monde mais demeure inatteignable. Le succube qui s'en approcherait de trop près serait réduit, sur le champ, à un tas de cendre ! Elle est au-delà de notre cervelle tout en imbibant notre substance et celle de toute chose. Et de Chazal compare la lumière solaire, à l'origine du vivant, à cette « *Intra-Lumière* » en assignant à la première la forme d'un bois sec et à la seconde celle d'une plante vivante...

Aussi, notre poète marche, comme Jourdain faisait de la prose, dans les sillons sans cesse renouvelés d'un paganisme éclairé, d'un panthéisme déiste. « *Il n'y a pas de travail de routine dans la nature, où tous les gestes sont neufs, rendant le langage des choses constamment renouvelé, de toute éternité* » nous confie-t-il. Il rejoint en cela R. Char pour qui « *le poète est le conservateur des infinis visages du vivant* ».

Quel est son mode de perception ternaire ? En un premier temps, il s'agit de l'acuité d'une pensée intuitive qui se forme par la conjonction d'une perception (issue d'une sensation) et d'une idée qui, au fil du temps, seront de plus en plus ténues. Images et correspondances poétiques sont des éclairs suscités par l'interaction d'une sensation floue, épandue, et d'une autre sensation, sériée, précise... Aux sens de perception tels que le toucher et la vue s'associent des sensations précises ; le goût et l'odorat ressortissent aux sensations floues et vagues ; quant à l'ouïe, elle renvoie à une sensation mixte, à la fois floue et précise.

Le processus débute par un ensemble de perceptions fugaces, l'écoulement de l'eau d'une fontaine générant l'idée cosmogonique de l'espace ou les balancements d'un corps de femme suscitant une idée métaphysique du Temps.

Or, c'est initialement dans la contemplation du visage humain que la pensée intuitive chazalienne se structure : le poète prend conscience que toutes les parties de la face d'un visage s'emboîtent, sont inter-reliées, se répondent. Cela non pas d'une manière analytique, artificielle, additionnelle et partielle mais par sauts intuitifs par lesquels le visage est perçu en soi – comme sur un écran intérieur. Cette contemplation de « *l'universel humain en soi* » – au-delà de l'observation ordinaire qui projette tout un arrière-plan fantasmatique sur l'objet de conscience – consiste ici à rapprocher les traits du visage par deux traits à

la fois afin d'en saisir l'essence, comme un fruit entier qu'on presse pour en extraire le jus ou un caoutchouc que l'on comprime et relâche pour en apprécier la qualité.

Cette approche que de Chazal nomme « *l'observation intérieure* », il l'applique dans les règnes complets de la Nature, tout aussi bien avec un arbre, une fleur, un fruit, une pierre, l'eau, un poisson, l'air, un oiseau, l'humain, dans leurs implications complexes, hétérogènes et multi-référentielles... Cette compression de la face (du visage) – ou de tout autre objet ou phénomène de la nature et de la manufacture – est une intégration du « moi » au monde des choses et des êtres vivants, associée, comme on le verra dans un instant, à une « *cinématographie intérieure de l'esprit* ». Cette condensation des traits du visage résulte d'une capacité à intensifier la sensation en vue de trouver les « vérités éternelles de la face » que le seul œil physique ne saurait découvrir, mais que « *l'observation intérieure* » met à jour aux yeux de l'esprit. Cette faculté de s'intégrer au visage, à l'arbre, à la fleur..., se déroule donc en trois étapes :

La perception visuelle, vive, intense, qui oscille entre le flou et le précis. Pour la fleur par exemple, percevoir initialement l'impalpable de celle-ci, un éclat de lumière, une imperceptible inclinaison, un vague mouvement et simultanément voir sa ténuité, ses détails, sa singularité. De cette rencontre du flou et du précis jaillit l'image, fruit d'une combustion de la claire lumière froide de l'esprit et de l'évanescence, éclosion du point précis et de l'espace épandu, bref, émanation du « Sens-Plastique ». Or de Chazal ne s'arrête pas là !

En deuxième lieu, il a recours à « *la double vue par narcissisme à rebours* » : le poète intègre son « moi » à la fleur afin que celle-ci finisse par ne faire plus qu'un avec sa conscience. Il retire le gant de la matière pour accéder à sa lumière. Par « compression sensorielle », il fait se joindre son « moi » intégré à son « moi » initial (celui de la première étape du « Sens-Plastique »). Il contraint les choses à révéler leur secret en se laissant absorber par l'essence de l'objet contemplé. Il dénude la chose au point de se dénuder lui-même, étant entendu qu'il se voit à travers la chose. Il comprime la fleur dans l'étau de la sensation pure – la combustion du flou et du précis – et de l'idée pure – l'intégration du « moi » aux choses dans une interaction constante – afin d'en extraire les sucs premiers. En somme, il dégante la Forme en une photographie intérieure d'un seul cliché.

Enfin, en troisième phase – chacune d’elles deviendront vite un seul et même mouvement – le subconscient du poète développe ce cliché qui résulte de l’intégration du « moi » au monde de la fleur au travers de laquelle il se voit autrement. « *Je regarde la fleur, la fleur me sourit* » nous rappelle, en ce sens, le koan zen... Cette fleur est projetée par le subconscient sur l’écran de la conscience. Dès lors, la cinématographie intérieure de l’esprit déroule des pellicules d’images réels et/ou imaginaires dont chacune est un « visage » unique et plein, décliné en une multitude de clichés renvoyant à des variations d’une même expression, infinitésimales et quasi-infinies... Ainsi, la fleur vit sa vie propre car elle est perçue par les « yeux » de l’esprit (le miroir de l’âme) qui, par « compression sensorielle » initiale, en exsude la quintessence.

Sous l’angle de cette perception ternaire, la perspective du monde sensible, de la matière, relève d’une « *perspective tournante* ». Celle-ci est la synthèse d’une perspective en profondeur, latérale et en hauteur. De l’ordre de l’évidence dans la nature, elle crée une sensation de mouvement de la forme immobile telle une quatrième dimension, ceinte dans la forme même. La fleur, par exemple, en est pleinement imprégnée, nous dérobant le regard tout en nous fixant de son « œil ». La fleur nous enveloppe avant de nous captiver et nous saisir telle l’amant enveloppe du regard l’aimée dans le carrousel de son œil physique et psychique. La fleur semble voyager, se mouvoir dans sa forme propre de la périphérie au centre, sans que ce dernier soit repérable, à l’instar d’une danse à son acmé, où seul le rythme apparaît par-delà l’impulsion initiale : on ne voit plus alors que la Danse, la danseuse étant éclipsée par le rythme pur.

Le visage humain semble être le couronnement de la « *perspective tournante* ». Il en est inondé, « *des volutes de l’oreille aux courbes des narines, des gestes ourlés des lèvres à la rotundité du front* »... L’œil en est l’oméga car il figure la quatrième dimension, « *le carrousel des carrousels* », le miroir archétypal de la Conscience du monde, synthétisant la totalité du champ des phénomènes.

Une « philosophie » esthétique et une poésie nouménale ancrées dans le réel de la Nature et de l’Art voient ainsi le jour. La brise sur le visage, un tressaillement de branche, une irisation sur l’eau..., donc l’insaisissable, l’impalpable se muent en substance psychique et livrent leur secrète narration : dès lors que le poète se voit du tréfonds des chambres de l’esprit à travers l’altérité, celle-ci lui livre l’intime de sa substance et de son être. Cette évanescence du monde, ces « *notions de vie* » des êtres et des choses ne sont plus seulement objets de sensation

mais bien sujets de sensation ; elles ne sont plus objets de pensée mais sujets de pensée !

De Chazal s'émerveille : cette triple vision du monde, c'est à dire la vision proprement dite, l'inter-vision et l'intra-vision lui révèlent la consubstantialité de toutes choses. Il voit qu'ici-bas, rien n'est séparé. La conscience du poète devient un réflecteur de l'univers, un miroir convexe où, à travers le reflet du monde, objet réfléchi et réflecteur sont inséparables...

L'art de se mêler à la vie des choses sans effraction fait que les choses pénètrent le subconscient du poète en profondeur. « *Le soleil enseigne par le regard, procédé de toutes les mères intelligentes envers tous les enfants intuitifs et dociles* » concède-t-il.

De Chazal explore ainsi les linéaments de la matière physique et psychique, lie ensemble, dans le silence sans fond d'une discipline intérieure, des sujets de sensation et des sujets d'idées qui semblent opposés, et dévoile par la même la « hiérarchie » des plans de réalité qui s'interpénètrent sans jamais se fondre : « *on ne peut intégrer le vase au contenu* », nous dit-il. « *Nul ne peut penser et sentir simultanément, mais parallèlement. La pensée et la sensation ne s'entrecoupent jamais. S'entrecouperaient-elles que l'émotion brûlerait l'esprit, ou l'esprit glacerait à tout jamais l'émotion...* ».

Il voit ainsi dans le vivant une mécanique à l'œuvre. Une mécanique dont le moteur est l'esprit – gangue pneumatique et vivante – un moteur dont la source vive est l'âme, la Vie – essence d'avant la naissance et la mort. Dans ce processus, la création est un voyage de la sensation à l'idée et de l'idée à la sensation. Le poète filtre le monde des apparences afin d'en extraire des liqueurs cachées. Son cheminement va sans cesse à rebours, « *même ascension du goût du fruit, du noyau à la pelure, que la montée de l'odeur, de la rose en bouton à la fleur épanouie* ».

Quand Bergson, à son époque déjà scientifique, nous livre ce pertinent aphorisme paradoxal : « *il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher mais que d'elle-même, elle ne trouvera jamais* », de Chazal aurait pu le faire sien. C'est ce qu'il fait, tout au long de son œuvre, notamment en développant l'idée de « Sens-Magique ». Il ne faut surtout pas entendre ces deux mots composés dans une acception contemporaine où la « magie », à travers le mirage et la polarité spéculaire des techno-sciences et de certaines fictions littéro-

cinématographiques, Harry Potter, Batman, etc., dissimulent un impérieux et sournois sentiment de toute-puissance sous un discours mâtiné de bons-sentiments...

Le « Sens-Magique » chez notre poète dévoile une connaissance du monde des phénomènes dans une perspective unitaire, intégrative et verticale. Il procède par petits sauts analogiques en aiguisant toujours plus avant l'Intuition et le ratio, mêlés comme organes de vision efficaces.

En regardant de près un nuage sur une montagne, il nous montre que « *tout mouvement héberge en lui-même un contre-courant d'ordre impliqué* ». Un nuage se meut sur la crête d'un mont. L'observateur un peu plus bas dans la plaine voit très vite le mont se déplacer dans le sens contraire du mouvement du nuage. Ce mouvement impliqué du nuage révèle à l'observateur que la montagne marche dans le sens opposé du mouvement du nuage.

Cet exemple est transposable en de nombreuses situations et cette expérience modifie la perception et la conception du mouvement.

La route, avec ses bornes ou ses arbres, avance dans le sens contraire du mouvement de la voiture. La route est ainsi faite de deux mouvements : le va-et-vient contient un mouvement dans un sens, un autre mouvement dans l'autre sens. Le mouvement impliqué de la route, l'immobilité de la route renferment « *le va-et-vient indivisible* ». La route est donc, en latence, vivante et magique. Quand un véhicule roule sur une route entre deux rangées d'arbres, le conducteur voit se mouvoir les arbres dans le contre-sens du mouvement de la voiture. Le contre-mouvement de la route, avec ses arbres, est ici « déplié » ou « libéré » par le mouvement du véhicule, énonçant le sens magique de la route.

« *Tout mouvement est compensé par le contre-mouvement* ».

Le mouvement de rotation de la Terre est compensé par le mouvement apparent du soleil, lequel paraît tourner autour de la Terre. Le « *Sens-Magique* » de la vie réside dans cette compensation du contre-mouvement.

Ce constat est applicable sur toutes les échelles qui impliquent le mouvement, fût-il immense ou infinitésimal !

Toute vision qui prend de la hauteur « compense » la perspective première par une perspective plus large et plus vaste.

Sur une petite île, un homme qui gravit le faite d'une tour élargit l'horizon circulaire (terrestre-marin) et par la même, celui de la voûte céleste qui s'y emboîte. Ce phénomène génère un effet télescopique – que l'on peut aisément transposer d'un élément physique à un élément psychique. Pour reprendre l'exemple de la tour, monter résulte à créer une pente. Cette pente est courbe et se rapporte aux horizons. Descendre de la tour, c'est se soustraire à cette courbe de l'horizon. Or cette pente – qui est l'omniprésence de l'horizon en tant que tel – est tout autant visible dans le dôme du ciel que sur l'horizon rond de la terre. Elle se manifeste par un jeu « *d'ouverture-fermeture* » au sein même de la perspective, telle un carrousel de possibles, inhérent à l'horizon circulaire (terrestre-céleste). L'horizon en mouvement suscite constamment un nouvel horizon.

Que l'on monte ou descende, que l'on avance dans un sens ou l'autre de la route, le ciel monte ou descend la courbe du dôme du ciel. Ainsi, le monde sensible, le monde des phénomènes se compense ad infinitum.

Et pour tout homme qui se déplace, l'apex du dôme du ciel attaché à l'horizon circulaire en mouvement le surplombe et le suit. Autrement dit, nous portons tous une étoile dans l'axe vertical de notre fontanelle, fût-elle à des années-lumière de la pointe sommitale du crâne...

Si l'on place deux observateurs aux antipodes, chacun d'eux marche sur la pente debout, et il en va de même pour toutes choses, partout sur la Terre. Les antipodes procèdent aussi de la loi des compensations et participent du « *Sens-Magique* ».

Le mode de vision psychique de l'Homme éclairé, du poète, peut analogiquement être comparé à la force d'irradiation du soleil. Sur une loupe placée au soleil, une pointe de feu apparaît. Cette pointe de feu, similaire au foyer de la lentille d'un télescope et, analogiquement, au foyer de vision humaine, est orientée et corrigée en fonction de la pente de l'horizon (de la hauteur de vue). Plus bas sera l'horizon, plus la perception et la vision subséquentes seront éclipsées. Plus haut sera l'horizon, plus jouera la pointe de feu avec la réalité convexe et concave du corps de vision... Cette hauteur de vue correspond à un spasme du regard qui appréhende le monde à travers la « *perspective tournante* » et le « *contre-mouvement impliqué* » du mouvement.

Le spasme du regard s'apparente à une métanoïa de l'esprit qui va plus loin, et de plus loin, qu'une simple métamorphose ou changement de forme ! La métanoïa – renversement de la pensée et changement de vue – consiste chez de Chazal à perforer les courbes de l'horizon visible au travers du miroir de la Conscience. Regarder de l'apex de la Conscience, c'est réaliser, en soi, la fusion du zénith et du nadir ; c'est, par l'exercice de la « *vision ternaire* », révéler le « Sens-Magique » du monde dans les mots et par-delà les mots.

Selon nous, c'est ce à quoi aboutit le haïku dans sa guipure transparente, dans sa vêtue d'Eau et de Vent. Il tient lieu de ce « Sens-Plastique » et de ce « *Sens-Magique* » chazalien ; il renferme en sus de sa métrique formelle et chiffrée une musique, un sens, une rêverie (au sens bachelardien) ancrés dans le réel, s'acheminant vers un surréel.

Chacun tentera l'exercice de retrouver dans la poétique chazalienne l'esprit du haïku et les notions-clés auxquelles il se rapporte.

Qui n'y verrait le fondement même de l'équation immutabilité/impermanence – « fu-eki/ ryûko » – palpiter en chaque vers, ou dans sa prose, en chaque ligne ?

Comment ne percevrait-on pas, dans le feu de sa vision abrasive des phénomènes, la patine à fleur de page – « sabi » ?

À qui échapperait la notion de vide interstitiel, du sens de l'espace et du temps – « Ma » – qui serpente en filigrane dans sa pensée et ses images ?

La légèreté – « karumi » – tantôt mutine, tantôt espiègle, avec parfois une note humoristique – « haïmi » – et si présente dans sa forme d'esprit, pourrait-elle filer entre les doigts du lecteur ?

Qui ne soupçonnerait point la juxtaposition d'images – « tori awase » – qui minimise, certes, la métaphore et la personnification dans le haïku classique, alors que celles-ci abondent, subtiles, chez notre poète ?

Qui ne se laisserait effleurer par l'infime différenciation qui enrichit chaque image, chaque sensation et, sur l'écorce des mots, affleure – « shibumi » ?

Pourrait-on ne pas sentir, ressentir les notions de « yugen », « mono no aware », « kireji », « joyo », pour peu qu'on sache lire entre les lignes ?

Malcolm de Chazal, à l'évidence, se tient à distance du prêt-à-porter de la pensée et ne fréquente guère les chancelleries de l'écriture. Il se laisse porter par l'âme des mots, « genreï gaku », parce qu'en amont, c'est l'âme du monde dont il témoigne.

Le rêve barthésien du « degré zéro de l'écriture » – relevant autant de l'utopie que de l'aporie – n'est certes pas atteint ; or, l'est-il davantage dans le haïku ou dans « l'écriture blanche » ou l'écriture parlée de certains littérateurs – avides de prix littéraires et laudateurs de la pensée dominante du moment ?...

Malcolm de Chazal se rapproche du songe et du mythe orphéen du poète archétypal, parce qu'au-delà de toute instrumentalisation du langage, il sait dépasser les codes, les écoles et les systèmes. Il atteint le degré-zéro-de-la-Perception pour étreindre à bras-le-corps le Langage chiffré d'avant le mot.

Il décrypte les hiéroglyphes du Sens derrière les êtres et les choses et, sans tambour ni fanfare, franchit les linéaments d'une pensée recluse dans les rets du signe littéraire.

Soleil blême –
Le rouge des poissons rouges
fractale sous la glace

Olivier Walter

Sources :

Sens-Plastique, Malcolm de Chazal, Gallimard

La Vie filtrée, Malcolm de Chazal, Gallimard

Sens Magique, Malcolm de Chazal, Léo Scheer

Poèmes, Apparadoxes, Malcolm de Chazal, Léo Scheer

SUR LES TRACES D'ÉCRIVAINS JAPONAIS

par Danielle Delorme

Présidente du Camp littéraire de Baie-Comeau (CLBC) et responsable des *Voyages sur les traces d'écrivains* du CLBC.

Le Camp littéraire de Baie-Comeau (CLBC) offre aux férus de littérature des voyages à l'étranger sur les traces d'écrivains qui ont marqué leur époque. Le CLBC propose la découverte de leur lieu de naissance et de sépulture ainsi que des sites les ayant inspirés. Ces voyages sont aussi une occasion de partager des lectures, des écrits et des résultats de recherches personnelles, avant, pendant et après le voyage comme en fait foi le site web du CLBC.

Notre première destination en 2011 devait être le Japon, mais le tsunami du 11 mars et l'accident nucléaire de Fukushima nous ont obligées à reporter ce voyage. En 2012, huit personnes découvraient plutôt la richesse littéraire de la Nouvelle-Angleterre. Notre itinéraire soulignait l'apport littéraire, culturel et social de Marguerite Yourcenar, Jack Kerouac, Henry David Thoreau, Emily Dickinson, Nathaniel Hawthorne, Henry Wadsworth Longfellow, Ralph Waldo Emerson et Louisa May Alcott.

Le voyage au Japon du Camp littéraire de Baie-Comeau a donc eu lieu du 2 au 17 avril 2014 dans la foulée des événements célébrant la dixième édition de son Camp Haïku. Dix femmes de différentes régions du Québec partageant une passion pour la littérature et les arts y ont participé.

Depuis dix ans, dans le cadre des formations données au Camp Haïku, le CLBC a exploré, outre les techniques d'écriture du haïku, du *senryu*, du *tanka* et du *haibun*, l'esthétique et la spiritualité japonaises. Nous sommes donc allées aux sources du haïku, sur les

traces du grand maître Bashô Matsuo. Le voyage a aussi permis la découverte de lieux ayant inspiré ses disciples ainsi que des écrivains japonais modernes.

AU PAYS DE BASHÔ

Dès notre arrivée à Hiroshima, nous baignons dans la culture japonaise. Nous sommes enveloppées de courtoisie, de gentillesse, de sourires et d'une atmosphère de respect pour les autres et pour l'environnement. Ayant franchi la ligne de changement de date, nous ne vivons plus dans la même journée que les Québécois, la navette vers l'hôtel roule à gauche, les rues sont bordées de cerisiers en fleurs, plusieurs personnes portent un masque antipollution et l'écriture japonaise nous est inaccessible. Dépaysement total!

douane de Tokyo
pour lire mon passeport
elle ouvre la dernière page
Monique Lévesque

trafic japonais
même sur le trottoir
on circule à gauche
Francine Chicoine

HIROSHIMA

Le 4 avril 2014, jour du centième anniversaire de naissance de Marguerite Duras, auteure de *Hiroshima, mon amour*, nous sommes, par un heureux hasard, à Hiroshima. Nous saisissons donc l'occasion de rendre hommage à cette grande dame de la littérature française et sept d'entre nous lisent, à tour de rôle, des extraits de l'œuvre, scénario du film éponyme d'Alain Resnais.

La mise en lecture de ces dialogues où poésie et histoire se donnent rendez-vous est faite sur les lieux mêmes de la catastrophe atomique du 6 août 1945 dans le parc-mémorial de la Paix, avec en arrière-plan le fameux dôme de Genbaku aux multiples poutres tordues, dit dôme de la bombe atomique.

Nous lisons ensuite un poème extrêmement touchant d'une survivante du bombardement atomique, l'écrivaine Sadako Kurihara, texte qui a été écrit sur les ruines radioactives d'Hiroshima en août 1945. Le poème *We Shall Bring Forth New Life* révèle l'histoire d'une femme qui donne naissance à un bébé au milieu des ruines pendant que la sage-femme meurt d'épuisement pendant l'accouchement.

Le parc-mémorial de la Paix, c'est la tristesse, le recueillement, le respect pour le repos de l'âme des parents et amis disparus. On y découvre un musée qui témoigne de la catastrophe, un monument de la Paix dédié aux enfants, la flamme de la Paix qui ne sera éteinte que lorsque toutes les armes nucléaires du monde auront été éliminées, ainsi que le Cénotaphe sur lequel on peut lire : « Dormez en paix, plus jamais cette erreur ne se reproduira. ».

Hiroshima
sous le regard des touristes
une jeune femme prie
Danielle Delorme

Hiroshima, c'est aussi la vie moderne, la lumière retrouvée, les allées bordées de cerisiers en fleurs, la promenade aux abords des fleuves Ota et Motoyasu où les familles et les travailleurs pique-niquent à l'ombre des *sakuras*.

Le bombardement atomique du 6 août 1945 a inspiré de nombreux auteurs : Ibuse Masuji dont le roman *Pluie noire* a été adapté au cinéma, Shôda Shinoe, poétesse et écrivaine connue pour ses ouvrages du genre dit *de la littérature de la bombe atomique* et

Nakazama Keiji dont le manga *Gen d'Hiroshima*, publié de 1973 à 1985, évoque le bombardement et ses conséquences à long terme.

sous les parapluies
des marcheurs souriants —
oubliée la *pluie noire*
Danielle Dubé

MIYAJIMA

Nous nous rendons à l'île sacrée de Miyajima en petit bateau de croisière sur la mer intérieure de Seto où nous croisons des ostréiculteurs avant d'apercevoir la fameuse porte Ootorii dans toute sa splendeur. Ce *torii*, portique shinto vermillon, est fait de bois de camphrier et est planté dans la mer à 200 mètres du sanctuaire.

Au sanctuaire d'Itsukushima, au son d'une musique envoûtante, nous avons le privilège d'assister à une cérémonie du mariage dans la pure tradition shinto. C'est notre premier contact avec le shintoïsme, l'une des deux grandes religions du Japon moderne avec le bouddhisme.

Il existe un véritable syncrétisme dans la pratique religieuse des Japonais, qui semblent vivre l'une et l'autre naturellement et sans distinction.

Le shinto, la religion originelle du Japon, est apparu aux alentours du 3^e siècle et constitue le fondement des valeurs japonaises : attachement à la communauté et au travail, culte des ancêtres et vénération de la nature. Les racines de cette religion viennent de l'animisme : il existe autant de dieux, les *kamis*, que d'éléments naturels. Le bouddhisme, importé de Chine et de Corée au 6^e siècle, a quant à lui conquis plusieurs millions de fidèles et est devenu la

première religion du pays. Il offre de parvenir à l'éveil spirituel par l'ascèse et la méditation.

Chaque religion possède ses propres lieux de culte que nous apprenons à reconnaître au fil des jours.

Le lendemain, nous pénétrons dans le sanctuaire inachevé de plus de 500 ans du Senjokaku Toyokuni avec sa pagode à 5 étages. Ses poutres sont équarries grossièrement et de nombreuses *ema* ornent ses murs non peints.

Première soirée dans un *ryokan*, une auberge de tradition japonaise où l'on dort sur un *futon* à même les *tatamis*. Puis nous nous préparons pour notre premier souper *kaiseki* où les plats sont servis sur des plateaux différenciant chaque type de mets. Tout simplement divin!

Nous enfilons les *yukata* prêtés par l'hôtel à l'ensemble des clients. Il est de mise de les porter pour se rendre à la salle à manger et aux bains publics.

Retour en traversier, puis en *Shinkansen vers* Kyoto, l'une des villes les plus traditionnelles du Japon. Nos nombreux déplacements en train rappelleront à certaines le plaisir ressenti à la lecture du roman *Tokyo Express* de Matsumoto Seicho.

KYOTO

Kyoto compte près de 2,000 temples et sanctuaires dont certains ont une importance historique et religieuse majeure. Nous visitons d'abord le temple Tenryu-ji construit au 14^e siècle et reconnu surtout pour la magnificence de son jardin Soenchi conçu pour calmer l'esprit selon les principes du zen.

Aux confins de la forêt de bambous du secteur Arashiyama que nous traversons dans une atmosphère de recueillement et de méditation, nous arrivons à la maison Rakushisha, haut lieu de la poésie haïku.

Rakushisha est un simple ermitage aux murs d'argile et au toit de chaume où, malgré notre fébrilité, nous ressentons une sensation de calme et de plénitude. Dans l'enceinte, des haïkus sont gravés dans la pierre et des poèmes calligraphiés ornent les murs intérieurs. L'ermitage a été construit par le principal disciple de Bashô, Kyorai Mukai (1651-1704).

Bashô y a séjourné à trois reprises : en 1689, en 1691 et en 1694, quatre mois avant son décès. C'est durant son deuxième séjour du 18 avril au 5 mai 1691 qu'il y a écrit son célèbre journal *Saga Nikki* avant d'écrire *La sente étroite du bout du monde*. Derrière l'ermitage, on a construit une petite maison, où se rendent des *haijins* pour travailler en *kukai*.

De magnifiques haïkus sont gravés sur des pierres dans le jardin où l'on trouve aussi un *gorinto*, monument de 5 pierres dédié aux *haijins* d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Après la mort du grand maître, Kyorai sera le poète le plus important à avoir perpétué le style de Bashô.

Nous explorons ensuite les jardins du temple Ryōan-ji avant d'y pénétrer. Il s'agit d'un monastère construit au 16^e siècle célèbre pour son jardin sec de type *karesansui* considéré comme l'expression suprême du bouddhisme zen. Quinze rochers émergent d'une mer de sable blanc.

Puis enfin, le Kinkaku-ji, le fameux *Pavillon d'or* qui, en 1950, a été entièrement incendié par un jeune moine bouddhiste, événement à la source du roman éponyme de Mishima Yukio.

Près du bâtiment entièrement recouvert d'or s'étend un merveilleux jardin. On comprend mieux la fascination du jeune Mizoguchi du

roman de Mishima pour ce temple quand on en admire le reflet sur l'étang.

Après la visite des temples Sanjusangen-do, du Gingaku-ji ou Pavillon d'argent et du Kiyomizu-dera dont la terrasse en bois surplombant un ravin est un pur ravissement, nous empruntons le Chemin de la Philosophie avant de nous rendre au quartier Gion.

Dans ce quartier se promènent d'élégantes *geishas* appelées *geiko*, accompagnées de leurs *maiko*, les apprenties geishas.

La maiko se voue à la pratique d'excellence des arts traditionnels japonais, elle apprend la musique, la danse, le chant, la poésie, l'art de servir le thé afin d'exercer plus tard son rôle de dame de compagnie raffinée auprès de la clientèle aisée des maisons de thé. Nous avons pu admirer leur talent lors du spectacle de danses annuelles du *Miyako Odori* (danses des cerisiers en fleurs). On reconnaît dans Gion l'atmosphère unique de *Ma vie de geisha* de Iwasaki Mineko et celle de *Les Mémoires d'une geisha* de Inoue Yuki.

La cérémonie du thé à laquelle nous avons participé, dans le respect des quatre principes essentiels d'harmonie, de respect, de pureté et de sérénité, est la quintessence même de la culture japonaise. Cette expérience évoquait pour certaines les rencontres avec des grands maîtres de la cérémonie du thé, si bien rendues dans le roman *Le Maître de thé* d'Inoue Yasushi.

elle verse l'eau fumante
sur la poudre de thé vert —
les battements du fouet
Danielle Dubé

rivière de Kyoto
une traînée de pétales
dans le sillage du bateau
Francine Chicoine

bain à Kyoto
devant toutes ces femmes
ma nudité
Monique Lévesque

IGA UENO

Notre rendez-vous avec Bashô Matsuo (1644-1694), dont c'est le 370^e anniversaire de naissance, se concrétise enfin. Quelle journée remplie d'émotion!

Nous entrons dans un musée-mémorial entièrement dédié à Bashô. C'est l'occasion rêvée de parfaire nos connaissances sur le haïku et de découvrir des volets méconnus de la vie du poète considéré comme l'un de quatre grands maîtres classiques du haïku aux côtés d'Issa Kobayashi, de Buson Taniguchi et de Shiki Masaoka.

La guide du musée répond avec une grande maîtrise du sujet et un enthousiasme évident à une rafale de questions sur le poète, sa vie, son œuvre, de même que d'autres, beaucoup plus pointues, sur le haïku, le *tanka*, le *renku* et le *senryu*.

Fait étonnant, à la fin de la visite, la guide devient très émotive quand elle prend soudainement conscience que nous sommes dix Québécoises venues au Japon sur les traces d'écrivains et notamment celles de Bashô Matsuo; que Francine Chicoine a fondé sur la Côte-Nord une école de haïku et que les Éditions Tire-Veille du Camp littéraire de Baie-Comeau publient des *hajjins* francophones au Québec. Malgré la réserve légendaire des Nippons, notre départ suscite chez elle de touchantes effusions.

Nous marchons dans le parc Ueno-koen jusqu'à l'édifice commémoratif du Haiseiden construit à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Bashô. La silhouette de ce bâtiment évoque celle du grand poète voyageur. Le toit circulaire symbolise son chapeau de laïche, l'avant-toit octogonal son surplis, les piliers sa canne, et le contour général de l'ensemble, la forme de son visage. À l'instar de la

maison Rakushisha, le Haseden est un autre endroit de Kyoto où les *haijins* se rencontrent en *kukai*.

Nous faisons aussi un arrêt à la maison où il a vécu jusqu'à l'âge de 29 ans. On peut y apercevoir la pièce dans laquelle Bashô a écrit son tout premier haïku.

sur la terre battue
une vieille maison de bois —
l'enfance du poète
Danielle Dubé

NARA

En route vers Nara, première capitale du Japon fondée en 710, un arrêt s'impose au temple Fushimi Inari Taisha, l'un des plus célèbres sanctuaires shinto du pays fondé en 711 et dédié aux *kami* de l'agriculture. Il attire surtout l'attention par la présence d'innombrables petits *toriis* offerts par des fidèles. Ces derniers se dressent sur la colline, formant un tunnel de 4 km de long. Ce lieu sacré apparaît dans le film *Mémoires d'une Geisha*, une adaptation du roman *Geisha* de l'américain Arthur Golden.

Les bâtiments du temple Todai-ji possèdent une architecture exceptionnelle. Il existe, dans l'allée menant au bâtiment principal, le Daibutsuden, une atmosphère de recueillement malgré la foule de pèlerins et de touristes. Les Japonais allument des bâtons d'encens et les plantent dans la cendre d'un énorme chaudron à l'entrée du temple.

Après la séance de purification par l'eau, nous découvrons la beauté du Grand Bouddha faisant le geste de l'absence de crainte de la main droite et le geste du don de la gauche. On peut ressentir dans le recueillement des pèlerins, l'intensité de leurs prières devant la

gigantesque effigie. Il y a des lieux desquels on a du mal à s'arracher.

Arrêt suivant : le grand sanctuaire Kasuga, érigé en 768 et dont les bâtiments laqués de rouge vermillon forment un contraste saisissant avec la végétation environnante. On y accède par un long escalier bordé de 1,800 lanternes de pierre sans compter le millier de lanternes en métal suspendues aux avant-toits de ses corridors.

il neige du rose
dans le jardin du temple
parade de parapluies
Francine Chicoine

KOYASAN

Le saint fondateur du bouddhisme Shingon, le moine Kûkai, mieux connu sous son nom posthume de Kôbô Daishi, fit construire en 816 une retraite monastique sur le mont Koya. On y accède par train jusqu'à la base de la montagne d'où l'on prend un funiculaire jusqu'à Koyasan à 850 mètres d'altitude. S'y trouvent plus d'une centaine de temples bouddhiques dont certains hébergent les visiteurs. Nous passerons la nuit dans l'un d'eux.

Nous admirons d'abord les magnifiques peintures sur *fusuma* du temple Kongobu-ji ainsi que son Banryu-tei, le plus grand jardin de pierres du Japon.

À notre arrivée au temple Sekisho-in, un moine nous mène à nos chambres. Les planchers couinent comme dans les temples et les palais construits ainsi pour avertir les occupants de l'arrivée d'un intrus. Malgré le froid et l'humidité, l'expérience en vaut la peine.

Nous sommes conviées à un repas végétarien et buvons un peu de saké pour contrer le froid ambiant. Le lendemain, nous nous levons très tôt pour assister à 6 heures à la prière des moines. Nous nous

asseyons à même le sol parmi les fidèles. À l'avant, des moines psalmodient alors que des effluves d'encens arrivent jusqu'à nous. Les sutras, par moments, deviennent presque hypnotiques; nous baignons dans une atmosphère mystique quand on invite tous les participants à se rendre devant l'autel pour y jeter un peu de poudre d'encens. Il s'agit d'un rite de purification par le feu.

nuit au monastère
se blottir sous l'édredon
dans le froid humide
Danielle Delorme

Un peu plus tard, nous entrons dans l'atmosphère saisissante de la nécropole de Koyasan où se trouve le temple Okuno-in, le mausolée de Kūkai. Aucun touriste ni pèlerin à cette heure matinale, qu'un vent léger nous accompagnant dans cette forêt de cèdres plusieurs fois centenaires où se trouvent plus de 200 000 tombes, dont certaines plus que millénaires.

matin brumeux
la clarté du chant de l'eau
dans le cimetière
Michèle Beauregard

Kūkai, cet esprit universel, a laissé une œuvre littéraire et artistique considérable et a donné au Japon le génie qui allait lui permettre de se libérer du carcan culturel chinois. Poète, calligraphe, homme de lettres et philosophe, son œuvre a inspiré et inspire toujours toute la civilisation japonaise.

Plusieurs stèles sont aussi dédiées à des poètes et un haïku de Bashō qui sert d'épithèque à une des tombes nous tient particulièrement à cœur. Grâce à notre guide et à la collaboration d'un moine qui offrait une visite du cimetière à des pèlerins japonais, nous la trouvons

enfin. À nouveau, nous ressentons l'étonnement puis la fierté des Japonais face à notre intérêt pour Bashô.

La nécropole est parsemée de pierres funéraires de tailles et de formes différentes, mais celles qui sont dressées pour le repos des enfants sont particulièrement troublantes, car on y trouve des statues de *Jizo* souvent recouvertes de bavoires rouges et d'autres vêtements. Plusieurs symboliques sont rattachées à cette coutume; la plus courante évoque le geste cathartique des parents affligés qui prévoient des vêtements pour protéger leur enfant du froid.

cimetière Okuno-in
pour un poème de Bashô
revenir sur nos pas
Francine Chicoine

stèle funéraire
des jumeaux encapuchonnés
joue contre joue
Louise St-Pierre

TAKAYAMA

Nous filons à nouveau en *Shinkansen* vers Takayama dans les Alpes Japonaises. La voie ferrée suit et croise une rivière aux eaux turquoise qui miroite au soleil.

Quelle surprise d'être accueillies dans le hall d'entrée du *ryokan* par des hôtes qui s'agenouillent devant nous! Après nous être déchaussées, on nous offre des *yukata*, des *obis* et des *tabi*. Le souper est savoureux et les chambres allient architecture traditionnelle et confort moderne.

Le *Sanno Matsuri* de Takayama est l'un des festivals japonais les plus courus et des touristes de tous les coins du monde semblent s'y être

donné rendez-vous. On y honore les dieux afin d'obtenir des récoltes abondantes.

Pendant les préparatifs du défilé d'une dizaine de chars, on peut admirer le travail minutieux des artisans locaux les ayant fabriqués et ornés. Certains offrent un spectacle de marionnettes géantes habilement animées. En soirée a lieu la procession des chars illuminés par de magnifiques lanternes avec, en sourdine, les gongs rythmant la marche de ceux qui tirent les chars à bout de bras. La danse du lion accompagnée de musique de tambours traditionnels clôt la journée de festivités.

La situation reculée de la ville lui a permis de conserver quelques rues étroites de l'époque Edo. Dernier arrêt, le *Takayama Jinya* érigé par le seigneur de Takayama en 1615. Le shogunat en fit le siège du gouvernement provincial où se côtoient les bureaux de l'administration, l'aire d'habitation des familles et une prison. C'est le seul bâtiment de ce type qu'on a préservé dans tout le Japon.

place du festival
une virevolte d'hirondelles
au son de la flûte
Francine Chicoine

TOKYO

Nous quittons les Alpes japonaises en *Shinkansen* jusqu'à Tokyo, la mégapole la plus étourdissante qui soit, et apercevons durant deux trop courtes minutes le mont Fuji au loin. De la gare de Shinjuku, la plus achalandée au monde en fin d'après-midi, nous nous rendons à notre hôtel hyper moderne de plus de 800 chambres. La ville aux superlatifs nous servira de pied-à-terre jusqu'à notre retour.

du Shinkansen
une image glisse à rebours
le mont Fuji
Francine Chicoine

gare de Shinjuku
marcher à contre-courant
de la marée humaine
Danielle Delorme

Tokyo sous la pluie
la percée de lumière
des cerisiers en fleurs
Louise St-Pierre

boutiques nipponnes
croulant sous le poids des sacs
je cherche un banc
Michèle Beauregard

KAMAKURA

Kamakura, tranquille petite ville côtière au riche héritage historique, est émaillée de 65 temples et de 19 sanctuaires. La visite de son Musée de littérature est une très belle découverte. Depuis longtemps, la ville est fréquentée par de nombreux écrivains et artistes.

Le musée contient des documents sur les écrivains qui ont vécu ou visité Kamakura. On y trouve des effets personnels, des manuscrits, des éditions originales et des documents appartenant à plus d'une centaine d'écrivains de la littérature japonaise, dont Natsume Sôseki et Kawabata Yasunari.

Mais c'est le Grand Bouddha de bronze qui attire à Kamakura le plus grand nombre de visiteurs. Tout près du monastère Kotoku-in, ce

géant de 13,5 mètres de hauteur et de 122 tonnes, médite en position du lotus, en pleine nature. Moulée en 1252, la statue a résisté aux nombreux typhons, tsunamis, séismes et incendies.

Kamakura
sur la tête du Grand Bouddha
vingt pigeons touchent le ciel
Francine Chicoine

trottoirs du centre-ville
directives d'évacuation
en cas de tsunami
Danielle Delorme

restaurant japonais
pour choisir le menu
pointer une image
Monique Lévesque

Puis, nous marchons jusqu'au temple Hase-dera, situé en haut d'une colline offrant une vue imprenable sur l'océan Pacifique. Même si le nombre de marches à gravir est impressionnant, la beauté des jardins nous fait oublier nos pieds endoloris. Ces lieux sont d'une élégance inouïe. Le temple principal contient une statue de Kannon, le *bodhisattva* de la Miséricorde aux onze visages; tout près se trouve un moulin de sutras. Mais le plus impressionnant est sans contredit l'endroit consacré à *Jizo*, gardien des enfants, qui est entouré de milliers de statuette dédiées aux enfants morts.

RETOUR AU QUÉBEC

Ce séjour au Japon a profondément marqué plusieurs d'entre nous, et après quelques mois, certaines n'en sont pas encore revenues ou refusent peut-être inconsciemment de le faire. Un tel voyage modifie notre relation au monde.

Dès le retour, plusieurs ont lu ou relu des textes des écrivains dont nous avons fréquenté les lieux d'inspiration. Des odeurs, des rituels, le bruissement du vent dans les arbres ou encore des détails architecturaux nous rappellent des sites dont la richesse de la vie culturelle et littéraire est indéniable.

Sur le plan littéraire, certaines ont commencé à relater, en poésie ou en prose, leur aventure littéraire nippone, dont les haïkus retenus pour cet article. Nous continuons d'échanger des extraits de lecture de même que nos découvertes récentes sur la vie culturelle et littéraire japonaise. L'une d'entre nous se familiarise avec les syllabaires de la langue japonaise en vue d'un éventuel deuxième séjour littéraire dont j'ai déjà commencé à tracer l'itinéraire.

Le Camp littéraire de Baie-Comeau prévoit offrir en 2015 un voyage en Angleterre sur les traces de Geoffrey Chaucer, William Shakespeare, Charles Dickens, les membres du Bloomsbury Group, Jane Austen, Anne, Emily et Charlotte Brontë ainsi que Virginia Woolf.

GLOSSAIRE

Bodhisattva : être qui est voué à l'Éveil, mais qui contrairement à Bouddha ne l'a pas atteint

Ema : tablette votive

Fusuma : peinture sur cloison mobile

Futon : sorte de matelas japonais

Geiko : autre nom de l'apprentie geisha à Kyoto

Haibun : texte formé d'un dialogue subtil entre prose et haïku

Haïjin : auteur de haïkus

Haïku : forme classique de poème japonais

Jizo : bodhisattva protecteur des enfants

Kaiseki : cuisine raffinée

Kami : divinité shintoïste
Karesansui : jardin sec
Kukai : rencontre où des haïjins retravaillent en groupe leurs haïkus
Maiko : apprentie geisha
Obi : ceinture
Renku : poésie japonaise collaborative
Ryokan : hôtel ou auberge traditionnelle de style japonais
Sakura : cerisier ou fleur de cerisier
Senryu : forme poétique de 17 syllabes qui a pour sujet la condition humaine
Shinkansen : train japonais à grande vitesse
Tabi : chaussettes traditionnelles japonaises
Tanka : court poème de 31 syllabes
Tatami : natte qui sert de revêtement traditionnel du sol des habitations et des temples
Torii : portique à l'entrée des temples shinto
Yukata : kimono léger d'été en coton, peignoir

SOURCES :

<http://www.dictionnaire-japonais.com/search.php>
<http://dico.fj.free.fr/traduction/index.php>

Juillet 2014

Article publié dans le revue Littoral No 9. Une publication du GRÉNOC, groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière, automne 2014

La poésie comme biographie

Loin d'être une poésie minime, minimaliste, ou bien un hobby, le haïku ou le tanka peuvent se constituer en véritables pages d'histoires, en évènements ou en biographies.

L'un des exemples les plus parlants est ce poème de l'anthologie "**Dans les taillis de la mémoire**"* de **Saito Fumi**, "*la reine du tanka au Japon*", ainsi que la nomme le poète et éditeur **Susumu Takaguchi****.
Toute sa poésie de fait est un livre autobiographique.

*Sans la colline
d'un sein, ma poitrine est
un champ. - Alouettes,
et lapins, et vous les vers,
les papillons, rendez-moi visite.*



Opérée à deux reprises d'un cancer du sein, soignant sa mère aveugle et son mari paralysé, **Saito Fumi** vit et écrit en extrayant des menus faits du quotidien le noyau des diamants noirs de sa poésie.

Et l'événement le plus tragique qui a marqué sa vie et sa poésie, intervint le 26 février 1936, quand "un groupe de 10 jeunes officiers commit un coup d'état. Ils furent capturés au bout de quelques jours, et

exécutés sans procès équitable. Son père, poète et général en chef dans l'Armée Impériale fut arrêté, étant soupçonné d'être mêlé à ce complot, et emprisonné pendant deux ans. Deux des officiers exécutés étaient des amis d'enfance de la poétesse."***.

Quelques années plus tard, Saito Fumi fut invitée par l'Empereur pour lire au Palais Impérial, dans le cadre de la cérémonie de la "Lecture des premiers poèmes de l'année" - *Uta Kai Hajime*. La fille de l'exilé lisait face à l'Empereur. Ces diamants noirs illuminaient, au plus profond de la mémoire ou bien face à l'Empereur, tout ce qui était alentour.

*Pour ceux envoyés
en exil, il n'est aucune tombe,
ni aucun signe de tombeau.
Juste après le coucher, sur le champ
s'étend un linceul jaune*



L'anthologie "***Dans les taillis de la mémoire***" porte l'empreinte de l'évènement qui s'est produit environ 70 ans auparavant, tout comme un code gravé dans la genèse poétique, une page d'histoire comprise dans ces 31 syllabes rythmant ce poème.

Saito Fumi écrit une poésie pure, tragique. C'est un témoignage sur la

condition humaine. Elle a écrit sur ses amis et sur sa mère aveugle, sur les vers et sur le téléphone mobile qu'elle n'a jamais possédé et dont elle ne s'est jamais servi, dans un Japon ultra technologique. Elle a écrit sur les cerisiers en fleur, la boue, les larmes. Elle a écrit sur sa vie et celle des autres.

*Vieilles femmes parties
dans les montagnes pleines de rosée,
en automne, pour mourir -
tout a passé, les montagnes aussi,
me laissant seule*

Pour les amateurs de poésie, et les autres, le deuxième vers peut aussi se lire ainsi : "dans les montagnes *emplies par la mort*". Le décodage en est simple : dans les dictionnaires anciens et modernes de saijiki - les dictionnaires de mots saisonniers - la rosée est un mot caractérisant la fin de l'automne, un symbole du passage de la vie vers la mort.

"*Tout a passé*" dit la poétesse, même les montagnes. Peut-être avant de mourir a-t-elle fait un voyage, là-bas, dans l'épaisseur de la forêt au cœur de la montagne, où ces jeunes officiers avaient été fusillés. Tout a passé. Même la mort. Comme la rosée. Une solitude absolue, vide, lisse, sans aucun obstacle. Une solitude pure comme un diamant noir. Seule avec elle-même. Une poétesse, mais aussi une femme de 93 ans. La poésie comme un ultime geste, comme un ultime désir de libération. Une libération également de la neige de cette journée du 26 février 1936, qu'elle a portée en elle toute sa vie. Une libération, aussi de la poésie. Là, au plus profond de la forêt, ou au plus profond de la mémoire:

*Même le ciel vide
libère la neige interminable .*

Clelia Ifrim

Crédit photos et traduction en français : Nicole Pottier

Notes :

***Fumi Saito** in "*Thickets of memory : a selection of tanka in Japanese and English*" by James Kirkup and Makoto Tamaki, Miwa-Shoten, Tokyo, 2002 .

****Susumu Takiguchi** , World Haiku Club Review

******* Idem

Les vallées
sont le soutien-gorge
du vent
-Sens plastique

Qu'est-ce qui pourrait ressembler drôlement
à un haïku et pourtant n'en est pas un ?

la Poésie de Malcolm de Chazal

– poète mauricien (1902-1981)

Chaque Oiseau
A la couleur
De son cri.
- Poèmes

* * * *

Comme avec Rabindranath Tagore (1861 - 1941) poète hindou et Prix
Nobel (1913)

Le roseau attend

Le souffle de son maître

Le maître cherche son roseau

- *Fireflies/Lucioles*

Nous savons que la nature du haïku se démarque de l'aphorisme assez nettement, mais à mon sens, les poèmes courts d

J'ai toujours été attiré par Malcolm de Chazal du point de vue du haïku, sinon par la forme, du moins par son intention et esprit. On dit que Chazal écrivait des 'aphorismes' (quelques 6.000 ! – en plus de ses 58 ouvrages, dont 54 publiés lors de son vivant) qui généralement sont vus avec un côté plaisant, et sont souvent considérés comme simple jeu d'esprit. mais à mon sens, les poèmes courts de Chazal le rejoignent par leur aspect plus profond, voire mystique.

« *Le rire*

est le meilleur désinfectant

de l'âme. »

Malcolm de Chazal avait un distant cousin qui était Rosicrucien. Et la famille Chazal – qui pourtant avait de gros investissements dans la production de la canne à sucre sur l'Île Maurice, donc très matérialiste - à partir du milieu du 19^e s. a activement soutenu l'église de Swedenborg, un mystique suédois du 18^e s. dont la philosophie était fondée sur des rêves et révélations. Ce n'est pas étonnant alors que l'écriture de Chazal ait une dimension cosmique avec des extensions dans les sciences et l'astronomie.

L'homme est prêt à croire à tout,

pourvu qu'on le lui dise avec mystère.

Qui veut être cru, doit parler bas.

- *Sens Plastique*

« Le ciel a toujours été un panorama mythique, avant d'être un ciel physique. Tous les Mythes se rejoignent dans le Grand Imagier de l'Espace. Rien ne se perd. Tout est contenu là-haut.

Le zodiaque céleste *universel* est infini de formes, Arche de Noé contenant toutes les espèces allégoriques. Le ciel stellaire est avant tout célestement allégorique. Seul le mythe nous mène dans tout, soudure du ciel et de la terre.

Dans les mythes étoilés, science et poésie se conjoignent et descendent jusqu'aux choses, et par l'image issue, rendent indissociable la vision et la pensée, l'expression et l'interprétation.

Par l'image, la Science rejoint la Poésie ».

- *La Clé du Cosmos*

Je pense que l'on comprend ici que la dénomination d'aphorisme est vraiment légère quand appliqué à ce grand poète. *

Mais revenons à notre bonhomme

Pour sa vie personnelle, sa mère était irlandaise et a donné naissance à 13 enfants (!) dont Malcolm. / Ceci ajoute, à mon sens, au phénomène tout à fait mauricien, un melting pot formidable de langues, de cultures et traditions. /

Au cours de sa vie, autre qu'artistique, il a exercé les métiers d'ingénieur, de fonctionnaire pour les services de téléphone et d'électricité. Il peut aussi être désigné comme un écologiste avant-gardiste, étant donné son approche de la nature et de la vie.

Mais par ailleurs, sa personnalité était tellement anti-conformiste qu'un jour une personne a dit : « *Son œuvre est une poubelle dans laquelle on trouve des diamants (!)* ».

À propos de *Poèmes et Apparadoxes* (1958) Annick Geille, dans un article du 'Figaro Littéraire, 2005, a écrit :

« S'il était encore parmi nous, Malcolm de Chazal pourrait vérifier la force des intuitions qu'il a semées tout au long de son œuvre. Prophétique, quasi inspirée, sa vision poétique d'un monde dont tous les objets sont «animés» semble d'une grande actualité.

Avec sa pensée et sa fantaisie toujours hautes, le poète est presque toujours le prophète de l'ère nouvelle. »

Ezra Pound, poète américain disait de même - « *l'artiste est l'antenne de la race ...* ».

« Le poète qui regarde la fleur d'azalée voit la fleur d'azalée le regarder en retour. » - Malcolm de Chazal

Ce qui me fait penser à la déclaration de Basho à propos de l'essence des choses dans la nature quand il dit « Pour savoir ce que c'est la libellule, va auprès de la libellule etc ... ».

« La nature nous parle, mais nous sommes aveugles et sourds. Il faudrait que nous puissions décoder tout ce que la nature nous dit ».

Il faisait si chaud

*Que les fleurs Durent Se Servir
de Leurs couleurs Comme éventails*

-Poèmes (1968)

« Partant du principe que l'infini est dans tout....nous devons conclure que l'infini est à l'extérieur comme à l'intérieur du fini. »

Si on ne sait que cette phrase est de Chazal on pourrait croire qu'elle provient d'une école de zen des siècles passés.

À la fin de sa vie, Chazal s'est consacré presque exclusivement à la peinture, assez naïve (on pense un peu à Gauguin par certains côtés). Et voilà encore une comparaison que nous pouvons faire avec Buson par exemple qui était peintre aussi mais qui y intégrait ses haïkus pour en faire des haïgas.

Relisant *Sens-Plastique* 13 ans plus tard, Malcolm de Chazal écrit -

« Sens-Plastique, tout en étant un livre de sensations, est en même temps un album d'images où, au-delà de la littérature, Sens-Plastique est une peinture et un verbe poétique tout à la fois. »

L'esprit y est toujours et Chazal était un esprit libre. Que ce soit par ses écrits ou œuvres plastiques, il y a insufflé à la fois une grande intimité avec la nature ainsi qu'une imagination débordante.

Et bien que ses poèmes et textes courts ne soient pas des haïkus à proprement parlé, de par leur intention profonde, on peut prendre modèle sur Chazal quant à une réflexion sur les sources d'inspiration du haïku. D'autant plus que la nature cosmopolite de l'Île Maurice semble se prêter naturellement à une grande ouverture d'esprit.

Je vous laisse alors avec une dernière citation de Chazal à propos de son écriture -

« Pourquoi écrire ? Eh bien, parce qu'il faut que l'arbre donne ses fruits, que le soleil luise, que la colombe s'accouple à la colombe, que l'eau se donne à la mer, et que la terre donne ses richesses aux racines de l'arbre » Malcolm de Chazal (Le Mauricien, 14 octobre 1961)

* Chose étonnante ou coïncidence, il y a un autre écrivain de langue française, mais de culture mauricienne – tout comme Chazal quand il parle d'un "mauricianisme intégral" –

il s'agit de Le Clézio /Prix Nobel (2008).

Lui aussi a édité un livre de textes courts *Sirandanes* (1990) ou devinettes poétiques mauriciennes mélangés à l'onirisme et au mythe.

tous les gens qui passent
embrassent cette jolie fille
- la fontaine du village

Le Clézio en parle dans ces termes « *les devinettes chassent toutes les peurs et créent tous les mystères (un monde où) les végétaux, les animaux, les hommes et les éléments sont encore très proches les uns des autres* »

Décidément, nos préjugés à propos des aphorismes, des devinettes ainsi que des plaisanteries linguistiques prennent un sacré coup quand ils sont revisités par la bouche des poètes d'une petite île du vaste Océan Indien !

FIN

Proposé par Sam Cannarozzi

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Sam Cannarozzi & Olivier Walter

© 2015, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Okea - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Février 2015
ISSN revue en ligne : 2266-6109



Directeur de publication : Sam Cannarozzi